

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 20

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187702>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Lausanne, le 19 mai 1883.

Un de nos abonnés, M. Bourrecoud-Pittet, d'Ap-
 ples, maître d'hôtel à Bruxelles, rue Jourdan, 6, a
 pris la généreuse initiative d'une souscription en
 faveur des incendiés de Vallorbes, à laquelle ont
 pris part plusieurs de nos concitoyens établis dans
 cette ville, ainsi que divers donateurs belges. Cette
 souscription a produit la jolie somme de 84 francs,
 qui viennent de nous être envoyés, et que nous
 nous empressons de faire parvenir au Comité de
 secours de Vallorbes.

Voici les noms des souscripteurs :
 MM. Bourrecoud, 20 fr. — Bernolet, 2 fr. — Glibert, 1 fr.
 — Stouffs, 2 fr. — Anonyme, 1 fr. — Vertougen, 2 fr. 50. —
 Anonyme 5 fr. — Vandervelde, 2 fr. — Ramakers, 1 fr. —
 Tinel, 2 fr. — Deryck, 2 fr. — Bernheim, 5 fr. — Besson,
 3 fr. — Fayen, 1 fr. — Demeulemeester, 2 fr. — Pautre, 2 fr.
 — Scheggia et Tagui, 2 fr. — Germechi, 2 fr. — Rogni, 2 fr.
 Heine, 2 fr. — Teugi et Cie, 2 fr. — Gaspart, 1 fr. — Sagaers,
 2 fr. — Mannaerts, 2 fr. — Rieder, 5 fr. — Borradori, 2 fr.
 — Mmes Desmedt, 5 fr. — Grand, 1 fr. 50. — Spersiel, 1 fr.
 — Goffinet, 1 fr. — Total, 84 fr.

Donato, le fameux magnétiseur, recommence à
 faire parler de lui. Après les échecs subis à Paris,
 l'année dernière, il a trouvé moyen de se faire,
 dernièrement, au Havre, un regain de popularité.
 Un professeur de l'Université s'est présenté devant
 un public alléché par de pompeuses affiches, pro-
 mettant de dévoiler tous les trucs du magnétisme
 et de réduire les magnétiseurs à leur plus simple
 expression. Mais ses arguments manquant de preu-
 ves palpables, et poussé à bout par une assistance
 quelque peu tapageuse, il fut sommé de magnétiser
 Donato, comme il s'était engagé à le faire au cours
 de la séance, sous prétexte de dévoiler le truc. Il se
 produisit alors un incident des plus comiques. Pour
 se railler de Donato, le professeur parodia grossière-
 ment sa façon de procéder en se mettant à cali-
 fourchon sur ses épaules. Impatienté, Donato fit un
 haut-le-corps qui envoya sa monture rouler lour-
 dement sur le plancher.

Après cette ruade, qui mit toute la salle en gaité,
 les expériences auxquelles Donato s'empessa de
 passer, accompagnées d'un boniment donné avec
 une parole facile, lui valurent sans peine les ap-
 plaudissements d'un public qui, au début de la
 séance, aurait été prêt à le siffler.

Un peu de toupet et de présence d'esprit sont plus
 que suffisants pour réussir en pareilles circons-
 tances.

Sous le titre : *Un fiancé sans enthousiasme*, un jour-
 nal français nous donne cette scène amusante de
 tribunal de police :

Voltaire, qui a raillé tant de choses, ne pouvait
 guère épargner le mariage : « C'est une chose si
 grave, a-t-il dit, qu'il n'y a trop de toute la vie pour
 y songer. »

M. Fumerol, lui aussi, paraît croire qu'on ne sau-
 rait trop réfléchir avant de s'engager dans des liens
 indissolubles ; il a peut-être raison, mais où il a eu
 absolument tort, c'est de se faire ce raisonnement
 après avoir demandé Mlle Athalie Leprince en mari-
 age, laquelle a accepté son cœur et sa main.

Le moment de réaliser ses projets approchant,
 Fumerol s'est notablement refroidi. Le futur beau-
 père, las des tergiversations de son futur gendre,
 et doué d'un tempérament apoplectique, a fait le
 contraire, il s'est échauffé ; de telle sorte qu'un beau
 jour, il a voulu lui casser les reins et que les voilà
 tous deux en police correctionnelle.

M. Fumerol lève la main pour prêter serment,
 puis la met dans son gilet, et, après ce geste fami-
 lier à Napoléon-le-grand, il expose ainsi sa plainte :
 Il nous apprend d'abord qu'il est sculpteur de ta-
 lent, ce qui avait plu beaucoup à Mlle Leprince, qui
 a des goûts artistiques, ainsi qu'à son père qui,
 étant entrepreneur de bâtisses, voyait dans un gen-
 dre comme lui, l'occasion de façades et de cariatides
 supérieures à ce que font d'habitude ses confrères.

Leprince (d'une voix aigre à hérissier un bonnet à
 poil). — M'avez-vous, oui-z-ou non, demandé ma
 fille ?

Fumerol. — Z-ou non serait contraire à la vérité
 autant qu'il l'est à la grammaire ; il est vrai que j'ai
 sollicité l'honneur de votre alliance.

Leprince (flatté). — L'honneur était pour moi,
 monsieur Fumerol.

Fumerol. — Je n'ai pas voulu dire autre chose,
 monsieur Leprince.

M. le président. — Voyons, assez d'assaut de po-
 litesse. (Au prévenu) : Reconnaissez-vous avoir
 frappé le plaignant ?

Leprince. — Me permettez-vous de vous dire la
 raison pour laquelle ?

M. le président. — Vous reconnaissez le fait ; bien ;
 expliquez-vous.

Leprince. — Monsieur, j'ai une fille, mon Athalie,
 une perle, qui mérite qu'un mari fasse son bonheur.

Fumerol. — C'est justement parce que je voulais

faire son bonheur et le mien que je me disais toujours : Attendons encore pour savoir si c'est réellement une perle, comme le sont toutes les filles à marier.

Le prince (du ton de quelqu'un qui s'est touché une mauvaise dent) — Il en doute !

Fumerol. — Je n'en doutais pas ; j'attendais pour être plus sûr, voilà tout.

M. le président. — Mais arrivons donc aux coups.

Fumerol. — J'ai été huit jours au lit ; voilà le certificat de mon médecin.

M. le président. — Enfin, à quel propos ?

Le prince. — Comment, monsieur !... voilà un individu qui sollicite la main de ma fille ; j'en parle à Athalie qui n'a jamais eu tant de plaisir ; alors je dis à M. Fumerol : « Soyez-le ! vous lui plaisez et à moi pareillement ; sa pauvre mère est morte, mais je suis sûr qu'elle donne son consentement. »

C'est bon, l'affaire est convenue ; on arrive aux affiches, aux bans, et puis voilà monsieur qui demande un délai ; je lui demande s'il se fichait de moi ; je conte la chose à Athalie qui se met à verser des larmes grosses comme le poing ; monsieur ne veut rien entendre et finit par dire : « Eh bien ! il n'y a rien de fait. » Là-dessus, il s'en va et ne revient plus.

Ayant un autre jeune homme qui m'avait demandé Athalie, mais qu'elle ne pouvait pas sentir, je me dis : elle l'épousera par rage, et effectivement elle me dit qu'il vienne, mais que ça marche tout de suite. Je lui dis de venir, il vient ; on les raffiche, tout est convenu ; vlan ! voilà M. Fumerol qui revient ; il m'offre un petit-verre et me demande de rarranger son mariage ; moi, je ne voulais pas ; voyant qu'avec un seul petit-verre, n'y avait pas moyen, il en fait venir un autre ; finalement, je dis ça à Athalie ; là vlà dans une joie qu'on avait jamais rien vu de pareil depuis François 1^{er}, qu'elle dit à l'autre : J'en suis bien fâchée, mais je vous épousais de rage ; du moment que mon ancien futur revient, vous comprenez... bon, voilà ce malheureux qui s'en va vexé..., vous pensez ; finalement l'affaire se raboche avec M. Fumerol, on recommence les affiches, les bans, et quand je crois que, cette fois, c'est pour de bon ; il vient et me demande un délai. Monsieur ! je me fiche dans une de ces colères... Vous en auriez fait autant à ma place. Si on ne me l'avait pas ôté des mains, j'en aurais fait une bouillie. J'étais comme un fou. »

M. le président — C'est bien ; asseyez-vous.

Le prince. — C'est pas tout ; j'ai retourné chercher l'autre ; il n'a jamais voulu recommencer.

Le Tribunal le condamne à huit jours de prison.

Fumerol. — Père Leprince, voulez-vous, cette fois ?

M. le président. — Allez causer de cela dehors.

Le prince. — Si c'est pour vous fichier de moi !...

Fumerol. — Allons boire une bouteille de Bordeaux.

Leprince sort avec un geste indigné.

Onna tsasse à l'or.

Quand lo né est quie, que lo sono vo preind, qu'on est bin recouquelhi et regregni dein son lhi et qu'on est ein trein dè s'einmodà à drumi, on sè

trâovè tant bin à l'ése que diabe sâi fé dào trein se cauquon vo vint déreindzi ; on lè z'envouyérâi bin à la metsance, et n'est qu'à la derraire qu'on sè décidè à sè sailli dè son crâo bin bon tsaud. N'est què quand on criè âo fû qu'on chàotè frou asse râi què clliâo bedoumès à ressoo qu'on met dein clliâo petites boâitès po amusâ lè z'eifants et que vo chàotont contrè la frimousse quand on doûtè lo couvai. On a bio avâi la frougne, n'ia pas ! quand on oût la clliotse âotrè la né, lo sang coumeincè à vo brassâ et on ne met pas dou pi dein on solâ po sè veti et po traci. Tsacon a cein z'u épovâ ; mâ n'est onco rein d'ourè criâ âo fû po n'écendie ; l'est bin pi d'ourè criâ âo fû po dâi bêtès férocès, coumeint cein est arrevâ y'a on part dè teimps dein on veladzo dào coté dè la Comtâ.

On dévai lo né, que tot étâi tranquilo dein lo veladzo, que lè dzeins aviont tot réduit et que la mâiti étiont dza cutsi, onna fenna que vegnâi dào défrou, arrevè tota épolaillâ ein deseint que l'avâi vu on or que roudâvè lo long de n'adze et que se le n'avâi pas pu traci, l'arâi étâ dévourâie. Tot dè suite cein fe'na tôla brechon pè lo veladzo que lè z'homo coradjâo eimpougnont, lè z'ons on pétâiru, lè z'autro onna trein, on fortson, on cro, onna détrau, enfin quiet que sâi, po alla escofiysi cllia poueta bête, tandi que lè z'épôairâo cotâvont lâo portès avoué dâi bocons dè bou su lo péclliet po que tot sâi bin clliou.

Arrevâ dévant lo cabaret dè coumon, lè z'homo armâ sè serront lè z'ons contrè lè z'autro et martson po férè onna battiâ à la pliace iò la fenna avâi vu l'or. Lo tieu lâo serrâvè âo momeint iò l'arrevi-ront âo cârro dè l'adze iò étâi la bête, et vo repondo que n'étiot pas à noce, et ni pi à l'abbâyi.

— « Harte ! se fe lo sergent, que commandâvè cllia campagne. Armâ ! clliâo qu'ont dâi z'armès, et vo z'autro, eimpougni voutrès z'èsès pè lo mandzo ! Ora, caisein-no, et veilli-vo ! »

Ye font onco on part dè pas quand tot d'on coup, dein on perte dè l'adze, on gros affèrè nâi, tot bossu, lè fâ refrezènâ.

— Vouaïque l'or ! se fâ ion dè clliâo combattants.

— *Jou !* se commande lo sergent...

Mâ dévant que l'aussè z'u lo teimps dè derè : *feu !* la bête sè vint rebedoulâ dévant leu, et cllia bête, cé terriblio or, c'étâi..... on parapliodze.....

Cé parapliodze avâi étâ laissi tot âovai derrâi l'adze, et coumeint fasâi on pou d'oura, cein lo fasâi remoâ, qu'on arâi de 'na bête que martsivè ; et l'est on coup dé dzoran que lo fe beteculâ dévant clliâo citoyeins âo momeint iò l'allâvont lo crebliâ dè ballès.

Paris, le 5 mai 1883.

Monsieur le rédacteur,

La lettre suivante, qui amusera peut-être vos lecteurs, ressemble beaucoup à celle que vous avez publiée il y a quelque temps, sous le titre : « Lettre d'un fiancé à sa fiancée. » Pour la lire, il faut, de la première ligne passer à la troisième, puis à la cinquième, septième, etc., en sautant toujours une ligne. Enfin, la lire une seconde fois sans rien sauter.